

FRANCESCO MAROTTA

AD OGNI NUOVO INCONTRO

I

**Versioni, traduzioni, trasduzioni
(2007-2015)**





**Yves Bonnefoy Carlos Germán Belli Simone Weil
Stefanu Cesari Alberto Da Costa e Silva Antoine Emaz
Raymond Farina Nathalie Riera Roberto Bolaño
Daniel Martinez Linda Pastan Claude Guitton Hassan Wahbi**



Yves Bonnefoy

Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve
Movimento e immobilità di Douve
(1953)

Théâtre
Teatro

I.

Je te voyais courir sur des terrasses,
Je te voyais lutter contre le vent,
Le froid saignait sur tes lèvres.

Et je t'ai vue te rompre et jouir d'être morte ô plus belle
Que la foudre, quand elle tache les vitres blanches de ton sang.

*

Ti vedevo correre sulle terrazze,
ti vedevo lottare contro il vento,
il freddo sanguinava sulle tue labbra.

E ti ho vista frantumarti e gioire di essere morta, tu più bella
della folgore, quando macchia i vetri bianchi del tuo sangue.

II.

L'été vieillissant te gerçait d'un plaisir monotone,
nous méprisions l'ivresse imparfaite de vivre.

«Plutôt le lierre, disais-tu, l'attachement du lierre aux
pierres de sa nuit: présence sans issue, visage sans racine.

«Dernière vitre heureuse que l'ongle solaire déchire,
plutôt dans la montagne ce village où mourir.

«Plutôt ce vent...»

*

L'estate al declino ti screpolava di un piacere monotono,
noi disprezzavamo l'ebbrezza incompiuta della vita.

«Meglio l'edera – dicevi – l'attechire dell'edera alle pietre
della sua notte: presenza senza profilo, viso senza radici.

«Ultimo vetro felice che l'unghia del sole lacera,
meglio un villaggio sul monte, dove morire.

«Meglio questo vento...»

III.

Il s'agissait d'un vent plus fort que nos mémoires,
Stupeur des robes et cri des rocs – et tu passais devant ces flammes
La tête quadrillée les mains fendues et toute
En quête de la mort sur les tambours exultants de tes gestes.

C'était jour de tes seins
Et tu régnais enfin absente de ma tête.

*

Era un vento più forte delle nostre memorie,
stupore di vesti e grida di rocce – e tu passavi davanti alle fiamme
la testa quadrettata, le mani incrinata e tutta
desiderosa della morte sui tamburi esultanti dei tuoi gesti.

Albeggiava dal tuo seno
e tu regnavi infine assente dalla mia mente.

IV.

Je me réveille, il pleut. Le vent te pénètre, Douve,
lande résineuse endormie près de moi. Je suis sur une
terrasse, dans un trou de la mort. De grands chiens
de feuillage tremblent.

Le bras que tu soulèves, soudain, sur une porte, m'illu-
mine à travers les âges. Village de braise, à chaque
instant je te vois naître, Douve,

A chaque instant mourir.

*

Mi risveglio, piove. Il vento ti attraversa, Douve,
landa resinosa assopita accanto a me.
Sono su una terrazza, in una buca della morte.
Grandi cani di foglie tremano.

Il braccio che tu sollevi, fulmineo, su una porta,
mi illumina attraverso le età. Villaggio di brace,
a ogni istante ti vedo nascere, Douve,

a ogni istante morire.

V.

Le bras que l'on soulève et le bras que l'on tourne
Ne sont d'un même instant que pour nos lourdes têtes,
Mais rejetés ces drapes de verdure et de boue
Il ne reste qu'un feu du royaume de mort.

La jambe démeublée où le grand vent pénètre
Poussant devant lui des têtes de pluie
Ne vous éclairera qu'au seuil de ce royaume,
Gestes de Douve, gestes déjà plus lents, gestes noirs.

*

Il braccio che si solleva e il braccio che si volge
occupano lo stesso istante solo nelle nostre menti grevi,
ma dismesse le vesti di verde e di fango
non rimane che un fuoco del regno dei morti.

La gamba sradicata dove il gran vento penetra
spingendo avanti a sé volti di pioggia
non vi illuminerà che alla soglia di quel regno,
gesti di Douve, gesti sempre più lenti, gesti neri.

VI.

Quelle pâleur te frappe, rivière souterraine, quelle ar-
tère en toi se rompt, où l'écho retentit de ta chute?

Ce bras que tu soulèves soudain s'ouvre, s'enflamme.
Ton visage recule. Quelle brume croissante m'arrache
ton regard? Lente falaise d'ombre, frontière de la mort.

Des bras muets t'accueillent, arbres d'une autre rive.

*

Quale pallore ti sferza, fiume sotterraneo, quale
arteria in te si spezza, dove l'eco rimbomba della tua caduta?

Il braccio che tu sollevi, si apre improvviso, s'infiama.
Il tuo volto indietreggia. Quale nebbia montante mi strappa
il tuo sguardo? Lenta falesia d'ombra, confine della morte.

Braccia mute ti accolgono, alberi di un'altra riva.

Terre du petit jour

L'aube passe le seuil, le vent s'est tu,
Le feu enclos dans la laire des ombres.

Terre des bouches froides, ô criant
Le plus vieux deuil par tes secretes clues,
L'aube va refleurir sur tes yeux de sommeil,
Découvre-moi souillé ton visage d'orante..

Terra dell'alba

L'alba oltrepassa la soglia, si è acquietato il vento,
il fuoco rinchiuso nel chiostro delle ombre.

O terra di bocche fredde, che gridi
il lutto più antico dai tuoi segreti anfratti,
l'alba rifiorirà sui tuoi occhi di sonno,
rivelami, macchiato, il tuo viso che prega.

L'éternité du feu

Phénix parlant au feu, qui est destin
Et paysage clair jetant ses ombres,
Je suis celui qui tu attends, dit-il,
Je viens me perdre en ton grave pays.

Il regarde le feu. Comment il vient,
Comment il s'établit dans l'âme obscure
Et quand l'aube paraît à des vitres, comment
Le feu se tait, et va dormir plus bas que feu.

Il le nourrit de silence. Il espère
Que chaque pli d'un silence éternel
En se posant sur lui comme le sable
Aggravera son immortalité.

L'eternità del fuoco

Fenice che parla al fuoco, destino
e terra chiara che irraggia le sue ombre,
io sono colei che tu aspetti, gli dice,
vengo a perdermi nella tua dimora fonda.

E osserva il fuoco. La sua nascita,
il suo insediarsi nell'anima oscura,
e quando l'alba compare ai vetri, come
il fuoco si taccia, dorma sotto altro fuoco.

Lo nutre di silenzio. Spera
che ogni piega di un silenzio eterno,
posandosi su di lui come la sabbia,
la sua immortalità renda più fonda.

Une voix

Écoute-moi revivre dans ces forêts
Sous les frondaisons de mémoire
Où je passe verte,
Sourire calciné d'anciennes plantes sur la terre,
Race charbonneuse du jour.

Écoute-moi revivre, je te conduis
Au jardin de présence,
L'abandonné au soir et que des ombres couvrent,
L'habitable pour toi dans le nouvel amour.

Hier régnaient désert, j'étais feuille sauvage
Et libre de mourir,
Mais le temps mûrissait, plainte noire des combes,
La blessure de l'eau dans les pierres du jour.

Una voce

Ascoltami rivivere nei boschi
sotto il fogliame della memoria
dove verdeggianti trascorro,
sorriso calcinato di antiche piante sulla terra,
stirpe carbonacea del giorno.

Ascoltami rivivere,
ti conduco al giardino di presenza,
abbandonato alla sera e ricoperto d'ombra,
abitabile per te nel nuovo amore.

Ieri deserto regnante, ero una foglia selvatica
e libera di morire,
ma il tempo maturava, nero compianto delle valli,
la ferita dell'acqua nelle pietre del giorno.

Un feu va devant nous
Un fuoco ci precede

L'arbre, la lampe

L'arbre vieillit dans l'arbre, c'est l'été.
L'oiseau franchit le chant de l'oiseau et s'évade.
Le rouge de la robe illumine et disperse
Loin, au ciel, le charroi de l'antique douleur.

O fragile pays,
Comme la flamme d'une lampe que l'on porte,
Proche étant le sommeil dans la sève du monde,
Simple le battement de l'âme partagée.

Toi aussi tu aimes l'instant où la lumière des lampes
Se décolore et rêve dans le jour.
Tu sais que c'est l'obscur de ton cœur qui guérit,
La barque qui rejoint le rivage et tombe.

L'albero, il lume

L'albero invecchia nell'albero: è l'estate.
L'uccello valica il canto dell'uccello e si allontana.
Il rosso della veste illumina e disperde lontano,
in cielo, il carreggio dell'antico dolore.

Oh fragile paese,
come la fiamma del lume che portiamo
quando è vicino il sonno nella linfa del mondo,
semplice il battito dell'anima condivisa.

Anche tu ami l'istante in cui la luce dei lumi
trascolora e sogna nel giorno.
Tu sai che è l'oscurità del tuo cuore che guarisce,
la barca che raggiunge la riva e vi ricade.

Les chemins

Chemins, parmi
La matière des arbres. Dieux, parmi
Les touffes de ce chant inlassable d'oiseaux.
Et tout ton sang voûté sous une main rêveuse,
O proche, ô tout mon jour.

Qui ramassa le fer
Rouillé, parmi les hautes herbes, n'oublie plus
Qu'aux grumeaux du métal la lumière peut prendre
Et consumer le sel du doute et de la mort.

I sentieri

Sentieri, tra materia d'alberi.
Dèi, al fondo del canto instancabile degli uccelli.
E tutto il tuo sangue arcuato sotto una mano sognante,
oh vicina, oh tutto il mio giorno.

Chi raccolse il ferro
arrugginito, tra le alte erbe, più non dimentica
che ai grumi del metallo può attecchire la luce
e consumare il sale del dubbio e della morte.

La patience, le ciel

Que te faut-il, voix qui reprends, proche du sol comme la sève
De l'olivier que glaça l'autre hiver?
Le temps divin qu'il faut pour emplir ce vase,
Oui, rien qu'aimer ce temps désert et plein de jour.

La patience pour faire vivre un feu sous un ciel rapide,
L'attente indivisée pour un vin noir,
L'heure aux arches ouvertes quand le vent
A des ombres qui rouent sur tes mains pensives.

La pazienza, il cielo

Cosa ti manca, o voce che riprendi, in prossimità del suolo
come la linfa dell'ulivo che l'altro inverno strinse nel gelo?
Il tempo divino che occorre per riempire questo vaso,
sì, nient'altro che amare questo tempo deserto e colmo di luce.

La pazienza per tenere vivo un fuoco sotto un mobile cielo,
l'attesa indivisa per un vino nero,
l'ora dalle arcate dischiuse, quando il vento
ha ombre che vorticano sulle tue mani pensose.

La lumière, changée

Nous ne nous voyons plus dans la même lumière,
Nous n'avons plus les mêmes yeux, les mêmes mains.
L'arbre est plus proche et la voix des sources plus vive,
Nos pas sont plus profonds, parmi les morts.

Dieu qui n'es pas, pose ta main sur notre épaule,
Ébauche notre corps du poids de ton retour,
Achève de mêler à nos âmes ces astres,
Ces bois, ces cris d'oiseaux, ces ombres et ces jours.

Renonce-toi en nous comme un fruit se déchire,
Efface-nous en toi. Découvre-nous
Le sens mystérieux de ce qui n'est que simple
Et fût tombé sans feu dans des mots sans amour.

La luce, mutata

Non ci vediamo più nella stessa luce,
i nostri occhi e le mani non sono più gli stessi.
L'albero è più vicino e più viva la voce delle sorgenti,
i nostri passi risuonano più profondi, fra i morti.

Dio che non sei, posa la tua mano sulla nostra spalla,
abbozza il nostro corpo col peso del tuo ritorno,
completa l'unione delle nostre anime con gli astri,
i boschi, le grida degli uccelli, le ombre e i giorni.

Rinuncia te in noi, come si lacera un frutto,
cancella noi in te. Rivelaci
il senso misterioso di tutto ciò che è semplice
e, senza fuoco, seme caduto in parole senza amore.

(Trad. 2007)



Carlos Germán Belli

**¡Oh Hada Cibernética!
O fata cibernetica!
(1962)**

En vez de humanos dulces

En vez de humanos dulces
por qué mis mayores no existieron
cual piedra, cual olmo, cual ciervo,
que aparentemente no disciernen
y jamás a uno dicen:
“no dejes este soto,
en donde ya conoces
de dó viene el cierzo, adó va el noto”.

Invece di dolci esseri umani

Invece di dolci esseri umani,
perché i miei padri non furono
simili a pietre, olmi, cervi,
che in apparenza non discernono
e mai dicono a qualcuno:
“non lasciare questo bosco,
nel quale già sai
da dove viene il rovo, dove va il vento”.

En esta playa sin arena...

En esta playa sin arena, sin mar, sin peces,
do me hallo mal mi grado,
a mis miles de añicos añudado,
pienso yo muchas veces,
que entre sí hayan pactado
desde su edad primera,
para prevaler sobre mí non más,
el extraño, el amigo o el hermano.

Su questa spiaggia senza sabbia...

Su questa spiaggia senza sabbia, senza mare, senza pesci,
dove vivo mio malgrado,
ai miei mille frammenti annodato,
penso tante volte
che abbiano stretto un patto,
fin dalla prima età,
solo per prevalere su di me,
l'estraneo, l'amico o il fratello.

¡Oh Hada cibernética!...

¡Oh Hada Cibernética!, ya libranos
Con tu eléctrico seso y casto antídoto,
de los officios hórridos humanos,
que son como tizones infernales
encendidos de tiempo inmemorial
por el crudo secuaz de la hoguera;
amortigua, ¡oh señora!, la presteza
con que el cierzo sañado y tan frío
bate las nuevas aras, en el humo enhiestas,
de nuestro cuerpo ayer, ceniza hoy,
que ni siquiera pizca gozó alguna,
de los amos no ingas privativo
el ocio del amor y la sapiencia.

O Fata cibernetica

O Fata cibernetica, liberaci,
col tuo cervello elettrico e il casto antidoto,
dagli orridi uffici umani,
simili a tizzoni infernali
accesi da tempo immemorabile
dal crudo fautore di roghi;
attenua, o signora, la prontezza
con cui il rovaio iroso e tanto freddo
sferza le nuove are, che si ergono nel fumo,
del nostro corpo ieri, oggi cenere,
che non ebbe per sé mai gioia alcuna,
privilegio dei padroni non incas
l'ozio d'amore essendo e la sapienza.

(Trad. 2007)



Simone Weil

Prométhée
Prometeo
(1938)

Prométhée

Un animal hagard de solitude,
Sans cesse au ventre un rongeur qui le mord,
Le fait courir, tremblant de lassitude,
Pour fuir la faim qu'il ne fuit qu'à la mort;
Cherchant sa vie au travers des bois sombres;
Aveugle quand la nuit répand ses ombres;
Au creux des rocs frappé de froids mortels;
Ne s'accouplant qu'au hasard des étreintes;
En proie aux dieux, criant sous leurs atteintes –
Sans Prométhée, hommes, vous seriez tels.

Feu créateur, destructeur, flamme artiste!
Feu, héritier des lueurs du couchant!
L'aurore monte au cœur du soir trop triste;
Le doux foyer a joint les mains; le champ
A pris le lieu des broussailles brûlées.
Le métal dur jaillit dans les coulées,
Le fer ardent plie et cède au marteau.
Une clarté sous un toit comble l'âme.
Le pain mûrit comme un fruit dans la flamme.
Qu'il vous aima, pour faire un don si beau!

Il donna roue et levier. O merveille!
Le destin plie au poids faible des mains.
Le besoin craint de loin la main qui veille
Sur les leviers, maîtresse des chemins.
O vents des mers vaincus par une toile!
O terre ouverte au soc, saignant sans voile!
Abîme où frêle une lampe descend!
Le fer court, mord, arrache, étire et broie,
Docile et dur. Les bras portent leur proie,
L'univers lourd qui donne et boit le sang.

Il fut l'auteur des rites et du temple,
Cercle magique à retenir les dieux
Loin de ce monde; ainsi l'homme contemple,
Seul et muet, le sort, la mort, les cieux.
Il fut l'auteur des signes, des langages.
Les mots ailés vont à travers les âges
Par monts, par vaux, mouvoir les cœurs, les bras.
L'âme se parle et tâche à se comprendre.
Ciel, terre et mer se taisent pour entendre
Deux amis, deux amants parler tout bas.

Plus lumineux fut le présent des nombres.
Les spectres, les démons, s'en vont mourant.
La voix qui compte a su chasser les ombres.
L'ouragan même est calme et transparent.
Au ciel sans fond prend place chaque étoile;
Sans un mensonge elle parle à la voile.
L'acte s'ajoute à l'acte; rien n'est seul;
Tout se répond sur la just balance.
Il naît des chants purs comme le silence.
Parfois du temps s'entrouve le linceul.

L'aube est par lui une joie immortelle.
Mais un sort sans douceur le tient plié.
Le fer le cloue au roc; son front chancelle;
En lui, pendant qu'il pend crucifié,
La douleur froide entre comme une lame.
Heures, saisons, siècles lui rongent l'âme,

Jour après jour fait défaillir son cœur.
Son corps se tord en vain sous la contrainte;
L'instant qui fuit disperse aux vents sa plainte;
Seul et sans nom, chair livrée au malheur.

Prometeo

Un animale stravolto di solitudine,
con un pungolo incessante che gli morde il ventre,
lo fa correre, tremante di stanchezza,
per fuggire la fame, a cui si sottrae solo morendo;
un animale che cerca la sua vita per oscure selve;
cieco quando la notte distende le sue ombre;
sferzato da freddi mortali nel cavo delle rocce;
che si accoppia soltanto in casuali amplessi;
che urla, preda degli dei, ai loro strali –
uomini, senza Prometeo, voi sareste tali.

Fuoco che crei e che distruggi, artefice fiamma!
Fuoco, erede dei bagliori del tramonto!
Troppo triste l'aurora ascende al cuore della sera;
il dolce focolare ha congiunto le mani; il campo
ha preso il posto delle sterpaglie arse.
Il duro metallo zampilla nelle colate.
Il ferro ardente si piega, docile al martello.
Un lume sotto il tetto colma l'anima.
Il pane matura come un frutto nella vampa.
Quanto vi amò, per portarvi un dono così bello!

Vi diede ruota e leva. O meraviglia!
Il destino cede sotto il debole peso delle mani.
Il bisogno teme da lontano la mano che vigila
sulle leve, signora delle strade.
O venti marini placati da una vela!
O terra aperta al vomere, sanguinante e svelata!
Abisso dove un esile lume discende!
Il ferro corre, morde, strappa, tende, frantuma,
docile e duro. Le braccia reggono la loro preda,
l'universo greve che dona e beve sangue.

Fu il facitore dei riti e del tempio,
cerchio magico che trattiene gli dei
lontano dal mondo; così l'uomo contempla,
solitario e muto, la sorte, la morte, i cieli.

Fu l'autore dei segni e dei linguaggi.
Le parole alate vanno attraverso le epoche,
per monti e per valli, a muovere cuori e braccia.
L'anima si parla, e cerca di comprendersi.
Tacciono cielo, terra e mare per ascoltare
due amici, due amanti dialogare a fil di voce.

Più luminoso ancora fu il dono dei numeri.
Spettri e demoni scompaiono morendo.
La voce che ordina ha saputo scacciare le ombre.
Anche l'uragano è calmo, trasparente.
Nel cielo senza fondo trova posto ogni stella;
senza inganno fa da guida alla vela.
L'opera si aggiunge all'opera; niente è solo;
tutto si corrisponde sull'esatta bilancia.
Nascono canti puri come il silenzio.
Talvolta il tempo dischiude il suo sudario.

Grazie a lui, l'alba è gioia immortale.
Ma una sorte malvagia lo tiene piegato.
Il ferro lo inchioda alla roccia; la sua fronte vacilla;
in lui, che pende crocifisso,
il dolore penetra freddo come una lama.
Ore, stagioni, secoli, gli azzannano l'anima,
giorno dopo giorno gli si spezza il cuore.
Invano il suo corpo si contorce nella stretta;
l'istante che fugge disperde il suo pianto nel vento;
solo e senza nome, carne abbandonata alla sventura.

(Trad. 2008)



Stefanu Cesari

Forme Animale / A Lingua 'lla Bestia
Forma animale / La lingua della bestia
(2008)

Culteddi sfaiati

Aghju postu
Contr'à tè
Culteddi sfaiati
è

cumpani

l'ubblivu 'lli mani

Aspettu sta parola
chì sfarà in mè u gassu di l'acqua

Aspettu

L'ochja maturiscini 'n a rughjina
'n u farru

trosciu anch' iddu da ciò ch' ùn hè statu

Couteaux ouverts

J'ai posé tout contre toi
des couteaux ouverts
aussi
l'oubli des mains

J'attends cette parole
qui dénouera la boucle de l'eau
en moi

J'attends

dans la rouille
nos yeux changent
dans le fer

trempe lui aussi
de tout
l'inadvenu

Coltelli aperti

Ho rivolto proprio contro te
coltelli aperti
e anche
l'oblio delle mani

Aspetto la parola
che scioglierà il nodo dell'acqua
in me

Aspetto

nella ruggine
cambiano i nostri occhi
nel ferro

temprato anch'esso
da tutto ciò
che non è stato mai

*

Entra in panni di a Bestia
runzà a lingua di a Bestia
licà a tarra è cunnoscia u silenziu
à u pilamu
Calpistà in u sangu
una furesta carnali
sciuma à i labbra
è invaddulà si in l'ochji di l'acqua
par apra
a pantaniccia

*

Entrer dans la peau de la Bête
gronder dans la langue de la Bête
lécher la terre connaître
le silence
au pelage

piétiner dans le sang
notre forêt liée écume aux lèvres
se vautrer dans les yeux de l'eau
incise
de la boue

*

Entrare nella pelle della Bestia
ringhiare nella lingua della Bestia
leccare la terra conoscere
il silenzio
nel pelame

calpestare nel sangue
la selva conosciuta
schiumare dalle labbra
rotolarsi nelle pupille d'acqua
della fanghiglia
incisa

Animali

Torra a to boci
chì mi parla in ossa
a to boci chì mi brusgia
è mi guvarna
suvetu l'ordini di curra in u tarrizzu
in a lamaghja meza viva
o morta
po spariscia in a puzza
in u sessu di a tarra,
animali sdrisgiatu mità paura è disiriu

Animal

Encore ta voix
qui me brise
encore ta voix qui me brûle
qui m'oblige à courir dans l'humus la végétation
morte vivante
à disparaître dans l'odeur sexuelle de la terre
entre les deux sentiments de l'animal
la peur le désir

Animale

Ancora la tua voce
che mi parla nelle ossa
la tua voce che mi brucia
e mi costringe a correre nell'humus
nell'erba viva
o morta
a svanire nell'afrore sensuale della terra
animale sospeso
tra paura e
desiderio

A Quistioni

M' ha' dumandatu. Girasoli appincicatu, ghjà.
khol, tracci neri, sicchi, abbruchighji
u ghjornu.
M' ha' dumandatu. To ochja lucichighjani.
Fribbosi.
Calgu anch' eu. Brusgiatu da a quistioni.
Hè vechju u me gestu. Torri a cinnara d'una parola.
Pulmona senza mimoria, guasgi.
Rispirgu ignuranti.

La Question

Tu m'as demandé. Tournesol endormi, déjà. Du khôl,
des traces noires, tu te fanes, tu achèves
le jour.
Tu m'as demandé. Tes yeux brillent.
De fièvre.
Je m'éteins aussi. Brûlé par la question.
Mon geste est vieux. Et ramène les cendres d'un mot.
Poumons presque sans souvenir.
Je respire ignorant.

La domanda

Tu mi hai chiesto – girasole assopito, ormai.

Polvere, tracce nere –

tu appassisci, porti a compimento

il giorno.

Tu me lo hai chiesto – i tuoi occhi brillano.

Febbrili.

Anch'io mi spengo. Consumato dalla tua domanda.

Vecchio è il mio gesto –

riporta le ceneri di una parola.

I polmoni quasi senza memoria.

Io respiro – ignaro.

*

Hè un padolu schilfatu d'animali è di rabbia
chì m'hà addivatu
sò 'n andara i cavaddi morti
se tu i chjami venini
spirti manzi
hè frebba
hè virità

*

C'est un marécage foudroyé
de rage et d'animaux
où j'ai grandi
les chevaux morts errent
ils viennent
à ton appel
esprits dociles
c'est fièvre
c'est vérité

*

E' una palude folgorata di rabbia
e di animali
quella che mi ha cresciuto
cavalli morti vi errano
spiriti docili
che rispondono
al tuo richiamo
è febbre
è verità

*

Lampi una prima petra ‘n u silenziu ‘llu lavu
à l’immumentu
ciò chì t’hà pesu in tè faci i rivolti
nant’ à l’acqua
è ti riveni
più lebiu
sassi bianchi
sicreti
senza notti

*

Tu jettes une première pierre dans le silence du lac
à l’instant
ce qui pèse en toi fait des ricochets
et te revient
plus léger
galets blancs secrets
sans leur nuit

*

Getti una prima pietra nel silenzio del lago
e subito
quello che pesa in te rimbalza
e ti ritorna
più leggero
bianchi ciottoli
segreti
senza la loro notte

*

Duranti chì tuttu cedi
ti cunturighji
da quinci
induva u focu hè senza pulmona
da quinci
induva l'umbri t'ani a so umbra
più spissa

senza viva
quì
vivi sempri

pustiendu l'artimìa
a certitudina
chì nisciun' cori battia
più
à l'immumentu
ghjustu

*

Pendant que tout
cède
tu te replies
là
où le feu n'a pas de poumons
là
où les ombres ont une ombre
plus dense

sans vivre
là
tu vis encore

saisissant l'arythmie
la certitude
qu'aucun coeur ne
bat en cet instant précis

*

Mentre tutto cede
tu ripieghi
là
dove il fuoco è senza polmoni
là
dove le ombre più densa
conservano l'ombra

senza vivere
là
tu vivi ancora

cogliendo l'aritmia
la certezza
che nessun cuore batte
in quel preciso istante

*

A dalla nant' à u puzzu, in a rimigna.
L'acqua resa à a so inasistenza. evidenti.

Sò daret' à tè l'ochji grisgi. Se tu ci pensi, ùn li vidi micca.
solamenti in 'ssa sintenza ch'è sona : "sè com'è Quiddu ch'ùn ci hè più."

Un ghjornu falta a mani, nanzi tuttu. eccu ti abbandunatu
un pedi 'n a vadina, l'altu immaginighja a strada. a pulvariccia : a so lingua
sin' à a casa in una longa parola sola. itinerariu. par sicca l'odori di i cascìapuli morti.

U pantanaghju 'llu Babbu. par lacà lu. è puri.
hè sempri a stessa acqua ch'è curri. ghjacciata. Evidenti.

*

La dalle du puits sous le chiendent
l'eau rendue à son inexistence. évidente.

Les yeux gris sont derrière toi. si tu y penses, tu ne les vois pas.
seulement dans cette phrase qui résonne : "tu es comme celui qui n'est plus (là)."

Un jour la main faillit, avant tout le reste. te voilà abandonné
un pied dans la rivière, l'autre imagine la route. la poussière : sa langue
jusqu'à demeure en un long mot. seul. itinéraire. pour secher l'odeur des feuilles mortes.

la fondrière du père. pour la quitter. et même.
c'est toujours cette eau qui court. glacée. évidente

*

La lastra davanti al pozzo, nella gramigna
l'acqua restituita alla sua inesistenza. evidente.

Sono dietro di te – gli occhi grigi. se ci pensi, non li puoi vedere.
solo in quella frase che risuona: “tu sei come colui che non è più là”.

Un giorno la mano cede, prima di tutto il resto. eccoti abbandonato.
un piede nel rigagnolo, l'altro immagina la strada. la polvere: la sua lingua
fino alla dimora in una parola lunga. sola. l'itinerario. per asciugare l'odore
delle foglie morte.]

il pantano paterno. per abbandonarlo. e neppure basta.
è sempre quell'acqua che corre. ghiacciata. evidente.)

*

Calchissia si ni mori
in a so carri si spinghji un pasciali
tanti bestii – à curra, à rummà in u filettu chi si faci chjamà sarpi
anziana pedi di a tarra
pà i loca : a tacca nera di u brusgiatu – risgioddi

troppu umidità
troppu notti

ancu puri à u pè ‘lli puddona cunnisciuti – ugnunu – cù lu so nommu

a stodia si duvaria compia cussì : aparta nant’ à un fiumu univirsali, fundala
zippi di cannicci cù u ventu]
à bulighju è certi aceddi d’illusioni : com’è una sola – unica – boci

ti docu un bichjer’ d’acqua : t’hà un gustu di fanga. un antru spaziu nant’ à i
linzola bianchi.]

Da quinci vultemu sempri à u padolu – partìcula è nudda è sempri
‘ssa boci ch’ ùn asisti micca. In un bèvulu.

*

Quelqu'un meurt sous sa peau
un village s'éteint
des bêtes – courent et fouissent – dans la fougère, son nom de serpent
l'ancienne peau de la terre
partout : la tache noire – les brûlis ? – s'étend

trop d'humidité
trop de nuit

au pied des grands arbres connus, chacun, par leur nom.

l'histoire devrait se terminer ainsi : s'ouvrant sur un fleuve universel, en
contrebas les roseaux / le]
vent / certains oiseaux illusoires : comme une seule voix – unique.

je te donne un verre d'eau. elle a un goût de vase. elle a lieu – dans les draps
stérilisés.]

somme toute : on revient au marais – particule et rien et toujours
cette voix qui n'existe pas / qui court.

*

Qualcuno muore
nella sua carne un villaggio si spegne
tante bestie – corrono, fuggono – tra la felce che ha nome di serpente
antica pelle della terra
dappertutto: la macchia nera – i campi bruciati? – si estende

troppa umidità
troppa notte

anche ai piedi di grandi alberi conosciuti, ognuno, dal loro nome.

la storia dovrebbe compiersi così: dischiusa su un fiume universale, a un
livello inferiore i canneti /]
il vento / taluni uccelli illusori: come una sola – unica – voce.

ti offro un bicchiere d'acqua. ha sapore di fango. un altro spazio – tra le
lenzuola bianche.]

tutto sommato: si ritorna alla palude – particella e nulla e sempre
quella voce che non esiste / un rivolo che svapora

(Trad. 2008)



Alberto Da Costa E Silva

O Parque
Il parco
(1950-52)

Elegia

Sofrer esta infância, esta morte, este início.
As cousas não param. Elas fluem, inquietas,
como velhos rios soluçantes. As flores
que apenas sonhamos em frutos se tornaram.
Sazonar, eis o destino. Porém, não esquecer
a promessa de flores nas sementes dos frutos,
o rosto de teu pai na face do teu filho,
as ondas que voltam sobre as mesmas praias,
noivas desconhecidas a cada novo encontro.
As cousas fluem, não param. As folhas nascem,
as folhas tombam longe, em longínquos jardins.
Em silêncio, vives a infância de teus olhos
e, morto, és tão puro que te tornas menino.

Elegia

Soffrire questa infanzia, questa morte, questo inizio.
Le cose non si fermano. Trascorrono, inquiete,
come vecchi fiumi gorgoglianti. I fiori,
appena sognati, si mutarono in frutti.
Maturare, questo il destino. Ma non dimenticare
la promessa di fiori nei semi dei frutti,
il volto di tuo padre nello sguardo di tuo figlio,
le onde che ritornano alle stesse spiagge,
spose sconosciute ad ogni nuovo incontro.
Le cose trascorrono, non si fermano. Le foglie nascono,
poi cadono lontano, in remotissimi giardini.
Vivi in silenzio l'infanzia dei tuoi occhi,
e, morto, sei così puro da ritornare bambino.

O Espaço Vazio

Quem fez de tua corola
a boca que não responde
e se verga à brisa e corta
nosso espanto e nossa fome?

Qual a fonte que te banha,
que não mana, nem se esconde
entre as ramas, e na frente
os cabelos nos derrama?

De que és feita, de que asa
sem inércia e vôo, ausente,
mas que embalam, nas sacadas,
os leques? O rio que mente,

que oculta seu curso e praias,
teu segredo também cala.
Que escondes, ó flor? Desmaia
em nosso olhar tua cor

de ar sem céu, sem perfume,
sopro que morre na flauta,
cornamusa muda, ovelha
sem lã, aprisco e pastor.

Por entre a mão frágil, fina,
que dobra a haste sem trama
vegetal, que não te liga
nem à terra, nem ao drama

do meu sonho, ó inesistente
que em pura beleza existes,
por que foges? De que chama
nasce e morre o breve ausente?

Vences a sombra... A lembrança,
ó languido quartzo, ó nada,
mentira de vergel mansa,
è uma rede imaculada,

pois morres sem ver os dias
no teu exílio sem tempo,
sem que recebas a herança
dos jarros das madrugadas.

Ó vertigem, claro ente
de um paraíso feroz,
sal e carne dessas ondas
que as tarrafas nunca prendem,

que raízes tens na tarde
dividida pelo sol
e o seu prenúncio lunar?
Por que ficas, puro e só,

centauro de flor e ar,
que inventas a nostalgia
de ser eterno, não sendo
martírio de um raro olhar?

Lo spazio vuoto

Chi fece della tua corolla
la bocca che non risponde
e si piega alla brezza e spezza
la nostra paura e la nostra fame?

Quale fonte ti bagna
che non sgorga, non si nasconde
tra i rami, e sulla fronte
i nostri capelli scompiglia?

Di che sei fatta, di quale ala
senza quiete e volo, assente,
ma che i ventagli stringono
sui balconi? Il fiume che mente,

che occulta corso e rive,
tace anche il tuo segreto.
Cosa nascondi, fiore? Stinge
nel nostro sguardo il tuo colore

d'aria senza cielo né profumo,
respiro che nel flauto muore,
cornamusa muta, pecora
senza lana, ovile e guida.

Dalla mia mano fragile, sottile,
che piega lo stelo senza trama
vegetale, che non ti lega
né alla terra, né al dramma

del mio sogno, o inesistente
che in pura bellezza vivi,
perché fuggi? Da quale fiamma
nasce e muore la breve assenza?

Tu vinci l'ombra... La memoria,
o languido quarzo, o nulla,
menzogna d'umile giardino,
è un filo immacolato,

e muori senza vedere i giorni
nel tuo esilio senza tempo,
senza ricevere il lascito
delle anfore aurorali.

O vertigine, chiaro essere
di un feroce paradiso,
sale e carne di quelle onde
mai intrappolate dalle reti,

quali radici hai nel tramonto
diviso dal sole
e dal suo annuncio lunare?
Perché rimani, puro e solo,

centauro di fiore e aria,
tu che inventi la nostalgia
di essere eterno, non essendo
martirio di uno sguardo raro?

Poema de aniversário

Foge o homen para o centro do deus que o persegue
e risca na própria pele a beleza da morte,
o provado desenho de una infância, estas formas
que a minúcia do olhar recompõe na cegueira.

Já não sente os cavalos, nem recorda o que cerca
a sozinha indolência que revê no destino
de estar, rosto na relva, eterno e antigo, vindo
do sol sobre as clareiras para a limpa tristeza.

Segue os céus que repartem, entre o certo e o difuso,
o sonhar exilado do que breve lhe fica,
do que traz sobre os ombros, como achas, a vida,
só istante e distância, pobre húmus sem uso.

E joga o ser chorado e o que foi (recolhido
na sobra do menino que lhe fala ao ouvido)
sobre o colo e o abandono do deus que flui, calado,
entre muros de cinza, solidão e cansaço.

Poesia di compleanno

Fugge l'uomo tra le braccia del dio che lo perseguita
e sulla sua pelle s'incide la bellezza della morte,
il disegno in rilievo di un'infanzia, le forme
che lo sguardo minuzioso ricompone nella cecità.

Più non sente i cavalli, non ricorda che cosa stringe
la solitaria indolenza che rivede nel destino
di ritrovarsi, il viso nell'erba, eterno e antico,
congiunto dal sole sopra le radure alla pura tristezza.

Segue i cieli che ripartono, tra il certo e il vago,
il sognare esiliato di ciò che breve gli rimane,
della vita che, come legna, porta sulle spalle,
istante soltanto e distanza, povera terra in disuso.

E affida l'essere pianto e ciò che è stato (raccolto
sul ciglio del bambino che all'orecchio gli parla)
al grembo e all'abbandono del dio che fluisce,
muto, tra muri di cenere, solitudine e stanchezza.

O Poeta, Ao Poeta

E tinha de ser eu
um ser ausente a tudo,

um enviado da terra,
reduzido a cansaço,

quem apenas diria
o que fora ditado,

posto só no escuro,
pelo céu o acaso.

Entre a sombra e o lume
de seu tempo desfeito,

voltaria de mim
para a espera, que anulo,

deste deus que não fui
no menino, que, preso

nos seus gestos de então,
recompõe no mais puro

exílio, toda a febre,
a carne que lhe deram,

a palavra e o choro,
as sobras do infinito,

o seu sonho partido
entre o dormir e o medo.

Eram belas as vozes
de que fui o segredo

e que ouvi, longe em mim,
a contar-me o que cedo

ao órfão, ao desditoso,
ao coberto de fezes

– alguém que vai profundo,
sendo êxtase e beijo,

no corpo que me serve,
e me vê no que vejo.

Il poeta, al Poeta

Dovevo essere io,
quello che a tutto è assente,

un inviato della terra,
ridotto a consunzione,

che avrebbe detto appena
quanto già fu dettato,

posto da solo al buio,
dal cielo o dalla sorte.

Tra l'ombra e la luce
del suo tempo disfatto,

a me ritornerebbe
per l'attesa, che annullo,

di questo dio che non fui
nel bambino, che, preso

nei suoi gesti di allora,
ricompone, nell'esilio

più puro, tutta la febbre,
la carne che gli diedero,

la parola e il pianto,
le briciole d'infinito,

il suo sogno diviso
tra dormire e paura.

Erano belle le voci
di cui sono stato il segreto,

udite in me, lontane,
a narrarmi quanto lascio

all'orfano, al derelitto,
all'uomo coperto di feci

– qualcuno che s'inoltra,
fatto estasi e bacio,

nel corpo che mi serve,
che mi vede in tutto ciò che vedo.

(Trad. 2009)



Antoine Emaz

**Peau
Pelle**
(2008)

*

fine settimana ancora
a corto di respiro senza ragione
nel giardino
tutto è in perfetta quiete

ci si inoltra
nel blu del cielo il pruno
quel che resta dell'estate quasi svanito
ogni giorno
meno luminoso

normale

*

on marche

les yeux n'accrochent pas
ils glissent
sur les marguerites d'automne

un malaise

on se sait pourquoi

comme une fêlure fine
un aigu faible
dans le silence
du dimanche

si va avanti

gli occhi incapaci di aggrapparsi
scivolano
sulle margherite d'autunno

un malessere

non si sa perché

una specie di ferita sottile
uno stridere flebile
nel silenzio
domenicale

*

si potrebbe
ascoltare della musica
accendere lo schermo
parlare a qualcuno
si potrebbe
scrivere a un amico
preparare la cena
leggere le avvertenze
si potrebbe
bere il caffè freddo
sbucciare le patate
organizzare la settimana
concedersi un riposo
cambiare le lenzuola
si potrebbe
tagliare le rose sfiorite
fare una passeggiata
caricarsi una pipa
si potrebbe
fare un bagno
vedere il notiziario sindacale
lavare le stoviglie
spolverare
si potrebbe
fare i conti

ma si resta lì

*

essere

giardino

nessuna paura

*

“Quando un soldato, o un operaio, o chiunque, si lamenta della sua sofferenza, che li si metta a far niente.”

nessuna angoscia del vuoto

è proprio

il vuoto

è

ancora la luce

negli occhi

sulle foglie

*

una ruota priva di memoria
e il silenzio della città

soltanto una campana che batte l'ora

di tempo ne rimane
nelle parole il corpo
la passata stagione
gialla e dolce

si coltiva questo tepore

l'aria respira

tutto è al suo posto tranquillamente

*

la morte
qui e ora
pensarla non è un obbligo

aspetterà un poco
la conosciamo

abbiamo letto con attenzione

“sindrome coronarica acuta anteriore senza abbassamento del segmento ST, con troponina elevata, per contrastare la quale il paziente è stato inizialmente trattato con anti-GPIIb/IIIa, e in seguito ha effettuato una coronarografia che ha evidenziato una coronarite tritonculare grave in presenza di una lunga stenosi irregolare di tutta l’IVA iniziale e mediana, senza lesioni sul condotto laterale Rentrop 2 a partire dalla coronaria destra. Formazione di un evidente ramo diagonale a livello della zona stenosizzata. Stenosi prossimale della circonflessa con stenosi ostiale di ognuno dei due rami marginali al condotto; e infine si evidenzia una stenosi al 60% della CD3 e una stenosi accentuata sulla membrana della laterale sul bordo destro.”

abbiamo letto

aspetterà

*

soleil tranquille

dérive de la lumière

petit pan de mur blanc

on est toujours au bord

mais le blanc du petit pan
existe
aussi
de toutes ses forces

sole tranquillo

luce che sfuma

sezione di muro bianco

si è sempre sul limitare

ma il bianco del muro
esiste
anche lui
con tutte le sue forze

*

non si torna indietro

nessuna voglia nessuna propensione

là

nient'altro

nessun desiderio di procedere oltre

consultare l'agenda

prevedere

nulla

là

*

seul
on ne se porte pas si mal
sans être vraiment léger

cela tient à cet air
qui aide

comme de la tendresse
diffuse la lumière
enrobe

bien sûr on ne va pas
en rester là

on sera re joint

et ça s'en ira comme le reste
dans l'évier du soir
on le sait

reste que c'est

da solo
non si sta poi così male
anche in assenza di vera leggerezza

sarà per quest'aria
che aiuta

che come tenerezza
diffonde la luce
ricopre

sicuramente non si potrà
restare qui per sempre

saremo raggiunti

e si sa
tutto svanirà come ogni cosa
giù per lo scarico della sera

come ogni cosa che è

*

prime foglie secche del glicine
che graffiano il cemento
appena la brezza si leva

lenta

a ogni istante
sentire
tutto
non si può

*

distance
mais toujours jardin
toujours dimanche
calme et bleu silence

il est temp d'y aller

le pan de mur blanc lui
continue

on s'en va

pas le choix

ne pas oublier d'emporter
la bière
les biscottes
le chocolat

lontananza
ma pur sempre giardino
pur sempre domenica
calma e blu silenzioso

è tempo di andare

solo il lembo di muro bianco
resiste

si va via

senza possibilità di scelta

da non dimenticare
la birra
i biscotti
il cioccolato

(Trad. 2009)



Raymond Farina

Le rêve de Gramsci
Il sogno di Gramsci
(1981)

*“Mi chiederai tu, morto disadorno,
d’abbandonare questa disperata
passione di essere nel mondo?”*

Pier Paolo Pasolini, *Le ceneri di Gramsci*

*

Pleurer de ne savoir
écrire – s’effacer
au blanc de son cahier –
Pleurer de ne savoir
lire & puis s’endormir
dans les signes l’hiver
Moi je rêvais dans l’orthographe
à la page de la fenêtre
Le grand tilleul chantait
de toutes ses abeilles
& les mots de la mère
étaient la vérité
terrible du pays
Je voyais l’érosion
méthodique des corps
qui trop tôt basculaient
dans le sommeil la mort
Je présumais pourtant
l’amandier souverain

l'intelligence en fleur
dans le débat des hommes
Car je savais notre présent
vibrant d'abeilles déflagrantes
toutes tendues vers les dehors
de notre nuit circulaire

*

Piangere per non saper
scrivere – scomparire
nel bianco del quaderno –
Piangere per non saper
leggere & poi addormentarsi
d’inverno tra i segni
Io mi sognavo nell’ortografia
alla pagina della finestra
Il grande tiglio cantava
con tutte le sue api
& le parole di mia madre
erano la verità
terribile del paese
Osservavo l’erosione
metodica dei corpi
che troppo presto scivolavano
nel sonno della morte
Immaginavo tuttavia
il mandorlo maestoso
l’intelligenza in fiore
nel dialogo degli uomini
Perché sapevo il nostro presente
vibrante d’api deflagranti
tutte protese al di là
della nostra notte circolare

*

Ils m'ont rendu feuilles crayons
De nouveau le recours d'écrire
ces mots qui viennent de longtemps
de cette glycine de quand
le vent chavirait en douceur
à l'avril de notre dimanche
Moi calme enfant devant le bleu
vêtement le petit cercueil
pour déposer ma mort précoce
Un cheval blessait le silence
de la cour le chien s'étonnait
puis retournait à son soleil
Un cheval fou frôlait les feuilles
des acacias Tu riais quand
s'ébréçait le chant d'un bruant
Moi je voyageais dans ta voix
réconcilié

*

Mi hanno consegnato fogli e matite
di nuovo l'invito a scrivere
parole di quel tempo lontano
di quel glicine che il vento
rovesciava in dolcezza
nell'aprile delle nostre domeniche
Ero un fanciullo tranquillo
davanti al vestito blu la piccola bara
dove deporre la mia morte precoce
Un cavallo lacerava il silenzio
del cortile un cane si stupiva
poi tornava a immergersi nel sole
Un cavallo imbizzarrito sfiorava le foglie
delle acacie e Tu ridevi quando
si sfaldava il canto di uno zigolo
Viaggiavo nella tua voce
riconciliato

*

Tant de noms de prénoms
illuminant les murs
les veines de ma nuit
quand je tombais dans cette tombe
cette parenthèse de pierres
linéaire B d'une souffrance
d'une impatience d'oiseau qui
se brisa cent fois au carré
d'un ciel trois fois barré
Mais je veux être une semence
oubliée par le vent
dans cette cavité du monde
& s'ils t'assassinaient
tendre adolescent agressif
chantant les cendres de Gramsci
s'ils te laissaient exsangue
au milieu de ce terrain vague
entre Rome endormie
& la mer absolue
je tracerai obstinément
sur ma nuit le soleil
Je survivrai certainement
si vous m'envoyez quelques lignes
Mes enfants ont-ils un visage
encore?

*

Quanti nomi e cognomi
a illuminare i muri
le vene della mia notte
quando cadevo in quella tomba
quella parentesi di pietre
lineare B di una sofferenza
di una impazienza d'uccello
cento volte franato sui bastioni
di un cielo tre volte sbarrato
Ma io voglio essere un seme
dimenticato dal vento
in questa cavità del mondo
& se ti assassinarono
tenero adolescente aggressivo
che cantavi le ceneri di Gramsci
se ti lasciarono esangue
in mezzo a quell'arida distesa
tra Roma addormentata
& il mare assoluto
ostinatamente disegnerò
il sole sulla mia notte
Sopravviverò sicuramente
se voi mi mandate qualche rigo
I miei figli hanno ancora
un volto?

Si tranquille la douleur d'être
Presque lointaines les mouettes
ta question Pourquoi s'inquieter
des raisons de leur dispersion
Je laisse leur vol au hasard
à l'horizon à ses critères
incertains à ce marin délirant
sur l'indifférence des lieux
en buvant par gorgées la mort
avec ses reflets dorés

Così calmo il dolore di esistere
Ormai lontani i gabbiani
mi chiedi perché preoccuparsi
delle ragioni del loro dileguare
Io lascio il loro volo al caso
all'orizzonte alle sue incerte
regole al marinaio che delira
sull'indifferenza dei luoghi
bevendo a sorsate la morte
coi suoi riflessi dorati

Sagesse de Klee

Toi qui mens
par pure beauté
presque innocent

tu recommences
le Cinquième siècle
de ton âme

tes jardins
pleins d'appels
& d'espaces
de lettres qui

bifurquent
& d'oiseaux
qui butinent
de la splendeur

à la clarté
de l'éclat
à l'ardeur

tu fais un usage
lumineux
de l'Être

écoutant
la ferveur
des pierres

insufflant
un dieu
dans la graine

esquissant
l'orbite des mondes
selon la règle du soleil

Saggezza di Klee

Tu che menti
per pura bellezza
quasi innocente

ricominci
il quinto secolo
della tua anima

i tuoi giardini
pieni di richiami
& di spazi

di lettere che
si biforcano
& di uccelli
che bottinano

dallo splendore
alla chiarezza
dal lampo
all'ardore

tu fai un uso
luminoso
dell'Essere

ascoltando
il fervore
delle pietre

insufflando
un dio
dentro il seme

abbozzando
l'orbita dei mondi
secondo la regola del sole

*

Bleus & roses
aquarellent
fins regrets & lagunes

Carthage
dans ses jardins
gazouille

son alphabet
de fleurs coufiques
& d'oiseaux funambules

Partout bourdonnant l'ocre
disperse ses abeilles

puis le soir
revient apaiser

& le bleu
entre en prière

Blancs sont les murs
& l'âme

blanches les pierres
des morts

jusqu'à la mer
éteinte

*

Azzurro & rosa
acquerellano
sottili rimpianti & lagune

Cartagine
nei suoi giardini
mormora

il suo alfabeto
di fiori cufici
& di uccelli funamboli

L'ocra ovunque ronzante
disperde le sue api

poi la sera
ritorna a portare pace

& l'azzurro
comincia a pregare

Bianchi sono i muri
& l'anima

bianche le pietre
dei morti

fino al mare
estinto

*

Nous prenons le thé
au bord de l'abîme
causant des claires circonstances
d'un paléoprintemps
-était-ce au second millénaire ?

Tout continue
comme avant
Nous avons des Venise
à construire
des déserts
à inaugurer
Un rendez-vous
avec Virgile
Un vieux chagrin
à terminer

Le cyclone annoncé
ne sera somme toute
dans ce lieu commun où nous sommes
qu'un bref délire tropical

Etes-vous sûr -vraiment-
que le chien s'est mis à rugir
& que le piano clavecine ?

Es-tu sûr
petit Pythagore
qu'insiste encore
dans l'heure tardive
ton étrange colloque intime ?

*

Prendiamo il tè
sul bordo dell'abisso
parlando delle chiare circostanze
di una paleoprimavera
-era nel secondo millennio?

Tutto continua
come prima
Abbiamo Venezie
da costruire
deserti
da inaugurare
Un appuntamento
con Virgilio
Un vecchio dispiacere
da consumare

Il ciclone annunciato
tutto sommato non sarà
che un breve delirio tropicale
in questo spazio comune dove siamo

Siete veramente sicuro
che il cane si è messo a ruggire
& il piano a fare il clavicembalo ?

Sei sicuro
piccolo Pitagora
che insista ancora
in questa tarda ora
il tuo strano colloquio interiore?

Ces liens si fragiles
Questi legami così fragili
(1995)

*

Mes yeux regardent
un autre ciel

Qui n'est pas
d'ici
de là-bas

Qui n'est pas
le ciel éocène
Qui n'est pas
le ciel prénatal

Pas un ciel
d'avant le regard
Ni même un ciel
d'avant le ciel
Mais seulement celui
qu'avait demandé
l'hirondelle

Celui
où la bonté dormait
où marchaient parfois
des étoiles

Celui qui pleuvait
pour mon arbre

& qui me promettait
des ailes
pour ne pas m'apprendre
à voler

*

I miei occhi guardano
un altro cielo

Che non è
di qui
di laggiù

Che non è
il cielo dell'eocene
Che non è
il cielo prenatale

Non un cielo
prima dello sguardo
Nemmeno un cielo
prima del cielo
Ma solo quello
che aveva chiesto
la rondine

Quello
dove la bontà dormiva
dove camminavano a volte
le stelle
Quello che pioveva
per il mio albero

& che mi prometteva
ali
per non insegnarmi
a volare

*

Cinq ou six métaphores
cruciales souveraines
& leur constellation de signes
Mais pas pour naître – c'est trop tard –
Pour tenter de créer
une sorte de frêle idole
entre le souvenir
de quelques hiéroglyphes
& l'espoir d'un regard
tendre compatissant
qui pourrait lui donner
l'occasion de passer

Possible que dans son sillage
ce que chacun de nous voyait
-mais sans vraiment le voir –
ce que chacun de nous vivait
-mais sans vraiment le vivre-
sera vraiment vu & vécu

Il n'aura pas saisi
les entrailles de l'Être
ni chassé la douleur
qu'Oedipe lui légua

Tenant à distance celui
qui croit toujours au maître mot
tenant en méfiance celui
qui veut avoir le dernier mot
il aura simplement tenté
de glisser la tonalité
de son existence incertaine

dans quelques uns des contre sens
dont la somme a donné le Monde

Tenté de faire un monde
de ce que le Hasard
dispersa dans sa vie
-êtres choses & circonstances-

Un incessant jeu symbolique
Quelques combinaisons heureuses
Une façon de faire siennes
les parts de soleil & d'ombre
que lui n'avait pas demandées
de faire de l'exil départ
de faire oublier de l'abandon
& d'un pseudonyme son nom

Oui de reprendre à l'Inconnu
au flux indifférent du Tout
ce que par innocence
par impuissance ou par faiblesse
il leur avait laissé

*

Cinque o sei metafore
cruciali sovrane
& la loro costellazione di segni
Non per nascere – è troppo tardi –
Ma per tentare di creare
una sorta di fragile idolo
tra la rimembranza
di qualche geroglifico
& la speranza di uno sguardo
tenero compassionevole
che potrebbe offrirgli
l'occasione di passare

E' possibile che nella sua scia
ciò che ognuno di noi vedeva
-ma senza vederlo veramente –
ciò che ognuno di noi viveva
-ma senza viverlo veramente–
sarà veramente visto & vissuto

Non avrà colto
le profondità dell'Essere
né scacciato il dolore
che Edipo gli trasmise

Tenendo a distanza colui
che sempre crede alla parola maestra
diffidando di colui
che vuole avere l'ultima parola
avrà semplicemente tentato
di insinuare la tonalità
della sua esistenza incerta
in uno dei tanti controsensi
la cui somma ha dato il Mondo

Avrà tentato di costruire un mondo
con ciò che il Caso
disseminò nella sua vita
-esseri cose & circostanze-

Un incessante gioco simbolico
Qualche combinazione felice
Un modo per sentire sue
le parti di sole & d'ombra
che non aveva richieste
per fare dell'esilio partenza
per fare oblio dell'abbandono
& di uno pseudonimo il suo nome

Sì per riprendere all'Ignoto
al flusso indifferente del Tutto
ciò che per innocenza
per impotenza o per debolezza
aveva loro lasciato

Notes pour un fantôme
Note per un fantasma
(2011, inedito)

*“Je suis feu, je suis air; mes autres éléments
Je les laisse à l’ignoble vie...”*
Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre*, V, 2, 283-284.

& voici l’air
son élément
qui le porte qui l’accompagne

fait chuchoter les feuilles
comme un conciliabule
& participe à l’aventure
d’une bulle sans avenir

feuillette un livre
abandonné
cherche impatient
la fin du conte

invente l’ange
puis dans la voile
éveille une envie
d’Infini

se faufile partout
s’immisce
dans les failles les confidences

invisibles
imprévisible

*“Sono fuoco, sono aria; i miei altri elementi
Li lascio all’ignobile vita...”*
Shakespeare, *Antonio e Cleopatra*, V, 2, 283-284.

& ecco l’aria
il suo elemento
che lo sostiene che l’accompagna

fa sussurare le foglie
come un conciliabolo
& partecipa all’avventura
di una bolla senza futuro

sfoglia un libro
abbandonato
cerca impaziente
la fine del racconto

inventa l’angelo
poi nella vela
ridesta un desiderio
d’Infinito

si intrufola dappertutto
s’immischia
nelle faglie nelle confidenze

invisibili
imprevedibili

(Trad. 2011)



Nathalie Riera

**Puisque Beauté il y a
Poiché bellezza c'è
(2010)**

*

Ta voix en eau peu profonde: sa menthe des marais,
et ses graines qui germent à la lumière.
Ta voix à fleur d'eau qui m'appelle.
Me boire. Me susurrer. Me festoyer.

Mouvementée ma longue silhouette herbacée, poussée
par les vents et leurs risées amères.
Quelques égratignures à mes couleurs, et sur mes murs
de lierre et de pierre, volettent mes cursives de papillons.

A nouveau le chant de l'oiseau que les feuillages épient.
La géomancie de leur chute. L'arborescence de leurs
figures sur le sol.
Et pour toi et moi le prodige de ce que nous sommes
capables d'édifier pour nous conduire aux cimes et aux
racines de notre provenance.
Décrypter les initiales de notre amour.
Décrypter les ombres des sommets et des fossés, et le
grésillement du soleil dans les arbres.

Si nos rêves et nos pensées ne penchent plus du côté du soleil, s'il n'y a plus rien à espérer de soi et de l'autre que nos assortiments de plantes invasives.

*

La tua voce in acqua poco profonda: la sua menta di palude,
i suoi semi che germogliano alla luce.
La tua voce a fior d'acqua che mi chiama.
Bevimi. Sussurrami. Festeggiami.

Si agita la mia lunga forma erbacea, mossa
dai venti e dalle loro risa amare.
Qualche graffio ai miei colori, e sui miei muri
d'edera e di pietra, i miei svolazzanti corsivi di farfalle.

Di nuovo il canto dell'uccello che le foglie spiano.
La geomanzia della loro caduta. L'arborescenza delle loro
figurazioni sul terreno.
E per te e me il prodigio di ciò che siamo
capaci di costruire per innalzarci verso le cime e alle
radici della nostra provenienza.
Decifrare le iniziali del nostro amore.
Decifrare le ombre delle alture e dei fossati, e il
crepitare del sole tra gli alberi.

Se i nostri sogni e i nostri pensieri non tendono più dalla parte
del sole, se non vi è più altra speranza di sé e dell'altro
che le nostre varietà di piante invasive.

*

Des chuchotis d'insectes le papier que tu froisses,
le craquèlement de tes lèvres: ce que tu cherches
à écrire, alors que tu ne sais encore rien du froid,
et de ses crimes.

Un bruit d'abeille la mer et l'aube, écrire
pour tout ce qui est terre, et fragile. Ainsi nos
feuilles rugissantes dans les poussières sonores des
cités, ou dans les arbres qui nous enseignent les
branches et leurs coups d'archets.

Et mes souvenirs blancs comme du jasmin.

*

Bisbigli di insetti la carta che sgualcisci,
lo screpolarsi delle tue labbra: quello che cerchi
di scrivere, quando non sai ancora nulla del freddo,
e dei suoi crimini.

Un ronzio d'ape il mare e l'alba, scrivere
per tutto ciò che è terra, e fragile. Così le nostre
foglie che gridano nella polvere sonora delle
città, o negli gli alberi che ci insegnano
i rami e i loro colpi d'archetto.

E i miei ricordi bianchi come il gelsomino.

*

Parfois massif est le bleu de la mer.

J'écris avec l'encre de la lisière, avec le réel ancré dans la pierre, avec l'immédiateté de l'air, l'imminence de l'instant, la contiguïté du noir et du blanc.

J'écris à l'orée de ce qui ne me tient plus en lisière, et de ce que je maintiens dans la plus étroite servitude.

Le bleu massif de l'enfance dans la lumière de la colline.

Ma verte contemplation.

*

A volte denso è l'azzurro del mare.

Scrivo con l'inchiostro del margine, con il reale ancorato
nella pietra, con l'immediatezza dell'aria, l'imminenza
dell'istante, la contiguità del nero e del bianco.

Scrivo sul limitare di ciò che non mi trattiene più nella morsa,
e di ciò che tengo nella più ferrea schiavitù.

L'azzurro denso dell'infanzia nella luce della
collina.

La mia contemplazione verde.

(Trad. 2012)



Roberto Bolaño

La Universidad Desconocida
(1992-2007)

Ojos

Nunca te enamores de una jodida drogadicta:
Las primeras luces del día te sorprenderán
Con sangre en los nudillos y empapado de orines.
Ese meado cada vez más oscuro, cada vez
Más preocupante. Como cuando en una isla griega
Ella se escondía entre las rocas o en un cuarto
De pensión en Barcelona, recitando a Ferrater
En catalán y de memoria mientras calentaba
La heroína en una cuchara que se doblaba
Como si el cabrón de Uri Geller estuviera
En la habitación vecina. Nunca, nunca te encoñes
De una jodida puta suicida: al alba tu rostro
Se dividirá en figuras geométricas semejantes
A la muerte. Inútil y con los bolsillos vacíos
Vagarás entre la luz cenicienta de la mañana
Y entonces el deseo, extinguido, te parecerá
Una broma que nadie se tomó la molestia
De explicarte, una frase vacía, una clave
Grabada en el aire. Y luego el azur. El jodido
Azur. Y el recuerdo de sus piernas sobre tus
Hombros. Su olor penetrante y extraño. Su mano
Extendida esperando el dinero. Ajena a las confesiones
Y a los gestos establecidos del amor. Ajena al dictado
De la tribu. Un brazo y unos pies pinchados

Una y otra vez: espejeantes en la raya que separaba
O que unía lo esperado de lo inesperado, el sueño
Y la pesadilla que se deslizaba por las baldosas
Como la orina cada vez más negra: whisky, coca-cola
Y finalmente un grito de miedo o de sorpresa, pero no
Una llamada de auxilio, no un gesto de amor,
Un jodido gesto de amor a la manera de Hollywood
O del Vaticano. ¿Y sus ojos, recuerdas sus ojos detrás
De aquella caballera rubia? ¿Recuerdas sus dedos
sucios restregando]
Esos ojos limpios, esos ojos que parecían mirarte desde otro
Tiempo? ¿Recuerdas esos ojos que te hacían llorar
De amor, retorcerte de amor en la cama sin hacer
O en el suelo, como si el mono lo tuvieras tú y no ella?
Ni siquiera deberías recordar esos ojos. Ni un segundo.
Esos ojos como borrados que parecían seguir con interés
Los movimientos de una pasión que no era de este jodido planeta:
La verdadera belleza de los fuertes brillaba allí,
En sus pupilas dilatadas, en las palpitaciones de su
Corazón mientras la tarde se retiraba como en cámara rápida,
Y en nuestra pensión de mierda se oían de nuevo los ruidos,
Los vagidos de la noche, y sus ojos se cerraban.

Occhi

Non innamorarti mai di una fottuta drogata:
Le prime luci del giorno ti sorprenderanno
Con le nocche insanguinate e fradicio di urina.
Un piscio ogni volta più scuro, ogni volta
Più preoccupante. Come quando in un'isola greca
Lei si nascondeva tra le rocce o in una squallida
Pensione a Barcellona, quando recitava a memoria
Ferrater in catalano e intanto riscaldava
L'eroina in un cucchiaino che si piegava
Come se quel coglione di Uri Geller fosse
Nella stanza accanto. Mai, non andare mai a letto
Con una fottuta puttana suicida: all'alba il tuo volto
Si scomporrà in figure geometriche in tutto simili
Alla morte. Come un ebete e con le tasche vuote
Vagherai nella luce livida del mattino
E allora il desiderio, ormai spento, ti sembrerà
Uno scherzo che nessuno si prende la briga
Di spiegarti, una frase senza senso, una nota
Incisa nell'aria. E poi l'azzurro. Il fottuto
Azzurro. E il ricordo delle sue gambe sulle tue
Spalle. Il suo odore penetrante e strano. La sua mano
Distesa che aspetta il denaro. Estranea alle confessioni
E ai gesti usuali dell'amore. Estranea alle regole
Della tribù. Un braccio e i piedi bucati
Più e più volte: splendenti nella linea che separava
O che univa l'atteso all'imprevisto, il sogno
All'incubo che scorreva tra le piastrelle
Come un piscio sempre più scuro: whisky, coca-cola
E alla fine un grido di paura o di sorpresa, non certo
Una richiesta di aiuto, non un gesto d'amore,
Un fottuto gesto d'amore alla maniera di Hollywood
O del Vaticano. E i suoi occhi, ricordi i suoi occhi dietro
Quella chioma bionda? Ricordi le dita sporche che sfregavano
Quegli occhi limpidi, quegli occhi che parevano guardarti da un altro
Tempo? Ricordi quegli occhi che ti facevano piangere
D'amore, contorcerti d'amore nel letto disfatto
O per terra, come se fossi tu ad avere la scimmia e non lei?

Non dovrete proprio ricordarli quegli occhi. Nemmeno un istante.
Quegli occhi quasi cancellati che sembravano seguire attenti
Le movenze di una passione che non era di questo fottuto pianeta:
La vera bellezza, quella dei forti, brillava lì,
Nelle sue pupille dilatate, nei palpiti del suo cuore
Quando il pomeriggio rincasava come in una sequenza accelerata,
E nella nostra pensione di merda si udivano di nuovo i rumori,
I vagiti della notte, e i suoi occhi si chiudevano.

Amanecer

Créeme, estoy en el centro de mi habitación
esperando que llueva. Estoy solo. No me importa
terminar o no mi poema. Espero la lluvia,
tomando café y mirando por la ventana un bello paisaje
de patios interiores, con ropas colgadas y quietas,
silenciosas ropas de mármol en la ciudad, donde no existe
el viento y a lo lejos sólo se escucha el zumbido
de una televisión en colores, observada por una familia
que también, a esta hora, toma café reunida alrededor
de una mesa: créeme: las mesas de plástico amarillo
se desdoblán hasta la línea del horizonte y más allá:
hacia los suburbios donde construyen edificios
de departamentos, y un muchacho de 16 sentado sobre
ladrillos rojos contempla el movimiento de las máquinas.
El cielo en la hora del muchacho es un enorme
tornillo hueco con el que la brisa juega. Y el muchacho
juega con ideas. Con ideas y escenas detenidas.
La inmovilidad es una neblina transparente y dura
que sale de sus ojos.
Créeme: no es el amor el que va a venir,
sino la belleza con su estola de albas muertas.

Albeggiare

Credimi, sono al centro della mia stanza
aspettando che piova. Sono solo. Non mi importa
di finire o meno la mia poesia. Aspetto la pioggia
sorseggiando caffè e osservando oltre i vetri un bel paesaggio
di cortili interni con abiti stesi e immobili,
silenziosi abiti di marmo in città, dove non esiste
il vento e in lontananza si sente solo il mormorio
di un televisore a colori, davanti al quale c'è una famiglia
che a quest'ora beve anch'essa caffè raccolta intorno
a un tavolo: credimi: i tavoli di plastica gialla
si moltiplicano fino alla linea dell'orizzonte e oltre:
fino ai sobborghi dove costruiscono palazzi
con appartamenti e un ragazzo di sedici anni seduto
su dei mattoni rossi contempla il passaggio delle macchine.
Il cielo proprio in quel momento è un'immensa
vite concava con cui gioca la brezza. E il ragazzo
gioca con le idee. Con idee e scene trattenute.
L'immobilità è una foschia trasparente e dura
che esce dai suoi occhi.
Credimi: non è l'amore che verrà,
ma la bellezza con la sua stola di albe morte.

(Trad. 2012)



Daniel Martinez

**Cahier de voyage
Quaderno di viaggio
(2004-2005)**

**Gîte d'étape à Nefta, dans le grand sud tunisien
Tappa a Nefta, nell'estremo sud tunisino**

*

Tout se joue au premier regard
entre les mots de peu
et les couleurs verticales
formes brouillées mises à nu
rues flottantes que zèbrent de blanc
les pointes des roches presque translucides
à deux pas de la frontière algérienne
deux femmes en conversation
dans l'écartement des volets
et sous les paroles anodines
muette convergence des intentions

*

Tutto si decide al primo sguardo
tra parole di poco conto
e colori verticali
forme confuse messe a nudo
strade fluttuanti striate di bianco
dalle creste delle rocce quasi traslucide
a due passi dalla frontiera algerina
due donne conversano
nell'interstizio delle persiane
e dietro le chiacchiere futili
una muta convergenza d'intenti

*

Naseaux frottés contre l'échine
un mulet qui voudrait semble-t-il
happer l'autre côté de l'air
laisse naître des images
comme sur son poitrail à l'endroit
où s'use le poil paraît
une sorte de lait bleu cendré.
L'œil vivant du monde
se loge dans le crochet de grue aperçu
depuis l'espace confiné de la pièce
tout attention

*

Sfregando le frogie contro la schiena
un mulo che sembra voglia
afferrare l'altra parte dell'aria
lascia nascere delle immagini
al modo in cui sul suo petto nel punto
dove si consuma il pelo compare
una specie di latte blu cenere.
L'occhio vivente del mondo
s'infilà nel gancio della gru intravisto
dallo spazio limitato della stanza
ben attento

*

Il est encore cette fenêtre de chant
et de rêves égarés
comme l'heure nue sous le plafond haut
les odeurs les froissements
l'infini contre soi.
A même la brique ocrée
Une toile piquée là sans châssis
fixe anonyme le premier quartier de la lune
pris dans l'acacia noir

*

Ancora un canto dalla finestra
e sogni smarriti
come l'ora nuda sotto il soffitto alto
odori fruscii
l'infinito contro di sé.
Proprio su una mattonella ocre.
Una tela appoggiata lì senza supporto
fissa anonima il primo quarto di luna
impigliato nell'acacia nera

*

Tous peints du signe de Tanit
ou de la main de Fatma
des bijoux finement orfèvrés
pectoraux suspendus pendentifs fibules
& crépitements d'amulettes
lèvent le sol plan
des perfections devant
l'aérien tourbillon
tandis que s'éclipse l'hôtelier
mémoire diffuse

*

Tutti dipinti col segno di Tanit
o con la mano di Fatima
dei gioielli finemente lavorati
pettorali sospesi pendagli fibule
& tintinnio di amuleti
innalzano il suolo piatto
delle perfezioni davanti
al vortice lieve
mentre si eclissa l'oste
memoria diffusa

*

Une échelle dans la ruelle
le nom d'enfance au crible
de quelques feuilles sèches et cassantes
sous un soleil très droit imprononçable
venu se poser dans la salle aux bagages
ce douze juillet deux mille quatre
dans l'encoignure de la porte
le corps d'un chat dépasse
l'image d'un monde en soi

*

Una scala nella viuzza
il nome d'infanzia al vaglio
di qualche friabile foglia secca
sotto un sole a picco impronunciabile
venuto a posarsi nel deposito bagagli
in questo dodici luglio duemilaquattro
nell'angolo della porta
il corpo di un gatto che passa
l'immagine di un mondo
in sé

*

Voyageur immobile
comment prendre reprendre le monde
à son propre compte
à même les fleurs liquides des sables
voix brûlées torches scintillantes
chasses d'étincelles

*

Viaggiatore immobile
come prendere riprendere il mondo
per sé
sui fiori liquidi delle sabbie
voci bruciate torce scintillanti
cacce di faville

*

Le chemin lui s'efface un peu
corps à corps à qui t'unir
et comment racheter le temps
le rien du rien
une volte un écho
un centre dans le bleu aveugle
à remodeler sans cesse

*

Il cammino gli si cancella a tratti
un corpo a corpo a cui unirti
e come riscattare il tempo
il niente di niente
una giravolta un'eco
un centro nel blu cieco
da rimodellare senza posa

*

Mais comment entrer à cette heure
sous ce lambeau de fresque
ce morceau de temps qui fut, de moi
et gagner à la parole le monde parfaitement lui-même
dégager de l'épaisseur le vrai du faux

dans la limite du regard qui contracte
le tremblé, les petites capitales
de la rue Jamaa Echeick où se passait ma vie
poutres de palmes mangées aux vers
bouts de bois encrouûtés ossements cailloux

griffe de l'éclair sur les tamaris
sur les façades tavelées, chaulées
le couloir est repeint de frais
l'odeur de mer vient du jardin
l'œil solaire suit un réseau de veines
et derrière encore reste clos sur sa nuit.

Il n'est qu'à suivre sans y penser
la pourriture noble de la mémoire
qu'à étreindre, capiteuses dans l'atelier,
les toiles sans châssis où déposaient les couleurs
sentir toutes et vite les forces concrètes du monde

*

Ma come entrare a quest'ora
sotto questo brandello di affresco
questa frazione di tempo che fu mio
e guadagnare alla parola il mondo come realmente è
liberare dal gravame il vero dal falso

nei limiti dello sguardo che contrae
ciò che è incerto, le piccole maiuscole
della via Jamaa Echeick dove trascorreva la mia vita
travi di palma tarlate
pezzi di legno incrostati ossame sassi

l'artiglio del lampo sulle tamerici
sulle facciate macchiettate, calcinate
il corridoio è stato dipinto da poco
il profumo del mare viene dal giardino
l'occhio solare segue un reticolo di vene
e indietro ancora rimane chiuso sulla sua notte.

Non resta che seguire senza pensarci
il nobile marciume della memoria
stringere, inebrianti nel laboratorio,
le tele senza cornice dove deponavano i colori
sentire tutte e velocemente le forze concrete del mondo

(Trad. 2014)



Linda Pastan

Queen of a Rainy Country
(2006)

September 11, 2001

I have been listening to disaster
on the radio all day long
and sometimes on television.

Outside the trees are unbelievably
green, autumn has hardly begun
its devastation,

but the small Pandora's box on my desk
is spilling the colors
of carnage all over the room.

I think of the albums of war
with their backdrops of charred trees,
their broken landscapes.

while here
the September sky retains
a mocking pristine blue,

and all the various beauties
of the world
display themselves.

11 settembre 2001

Ho seguito il disastro
per tutto il giorno alla radio
e di tanto in tanto alla televisione.

Fuori gli alberi sono incredibilmente
verdi, l'autunno ha appena iniziato
la sua opera devastatrice,

ma il piccolo vaso di Pandora sul mio tavolo
sta rovesciando i colori
della carneficina dappertutto nella stanza.

Ripenso agli album di guerra
con le loro immagini di alberi calcinati,
con i loro paesaggi devastati,

mentre qui
il cielo di settembre conserva
il suo beffardo blu immacolato,

e tutta la bellezza del mondo
mostra lo spettacolo
delle sue svariate forme.

There Are Poems

There are poems
that are never written,
that simply move across
the mind
like skywriting
on a still day:
slowly the first word
drifts west,
the last letters dissolve
on the tongue,
and what is left
is the pure blue
of insight, without cloud
or comfort.

Ci sono poesie

Ci sono poesie
che non sono mai state scritte,
che con delicatezza attraversano
la nostra mente
come segni nel cielo
in una giornata serena:
la prima parola naufraga
lentamente verso ovest,
le ultime lettere si dissolvono
sulla lingua,
e quello che rimane
è il blu inviolato
della visione, senza una nuvola,
senza consolazione.

(Trad. 2015)



Claude Guitton

Journal barbare
Diario barbaro
(2015)

I

Je suis le vent barbare qui disperse les esprits
dont la violence recompose les libertés.

I

Io sono il vento selvaggio che disperde gli spiriti
e il cui impeto ricompono le libertà.

II

Je ne cesse de souffler depuis des lustres
des steppes à la mer
traversant les cols gelés des Alpes.
Qui suit mon mouvement
récolte de la pérenne liberté l'amour.
Qui tente de s'installer face à moi
voit déferler l'histoire.

II

Da tempi immemori non smetto di soffiare
dalle steppe al mare
traversando i gelidi colli delle Alpi.
Chi segue il mio movimento
raccoglie l'amore di una perenne libertà.
Chi tenta di contrapporsi a me
vede la storia andare in frantumi.

III

Qui fanfaronne et prend hautaine mesure de la nature,
qui falsifie ma beauté
construisant des cages d'or pour y entendre mon chant
reste gueux...
là où le plus humble cultivateur
qui se courbe dans mon sillon est un Roi
qui recueillera mon pollen et le nectar de mes pluies.

III

Chi si vanta del suo fare altero nei confronti della natura,
chi falsifica la mia bellezza
costruendo gabbie d'oro per costringervi il mio canto
rimane un miserabile...
mentre il più umile contadino
che si curva sul mio solco è un Re
che raccoglierà il mio polline e il nettare delle mie piogge.

IV

Impérial, j'impose mon sceau dans vos cœurs,
gonfle la toile et emporte vos paroles
y apposant les couleurs nouvelles
d'un printemps.

IV

Con gesto imperioso, imprimo il mio sigillo nei vostri cuori,
rigonfio la tela e porto via le vostre parole
apponendovi i colori rinati
di una primavera

V

Je suis dynastie envahissante et insaisissable.
Mon Or, paillettes, jeté dans les sillons
de vos paysages parsème la carte de vos esprits.
Mes trésors je les distribue au ponant, au levant
à tous les indigents
et les nomme
pollens.

V

Io sono di stirpe pervasiva e inafferrabile.
Il mio Oro, a pagliuzze, disseminato nel solco
dei vostri paesaggi, fa brillare la carta dei vostri spiriti.
I miei tesori li partecipo da ponente a levante
a tutti gli indigenti
e li chiamo
pollini.

VI

Seul le reclus s'aveugle dans son palais de pacotille et s'illusionne.
S'il ne me connaît, il ne connaît non plus l'homme
que de mon souffle j'ai créé.
Alors desséché par la solitude
il tournera sa face grise à l'hideuse face de «Sa» terre.

VI

Solo chi è recluso nel suo mondo di paccottiglia
diventa cieco e vive di illusioni.
Se non mi conosce, non conosce nemmeno l'uomo
che col mio respiro ho creato.
Allora inaridito dalla solitudine
rivolgerà i suoi occhi desolati all'orribile volto della «Sua» terra.

(Trad. 2015)



Hassan Wahbi

Éloge de l'imperfection
Elogio dell'imperfezione
(2012)

*

Tout est de trop:
visages, objets, regards,
paroles, mouvements, bruits,
chiffres, lettres, corps et
bêtes, soumission
et allégeances, références
et préférences, sexes et divinités...
Chercher un lieu
où le deuil des souvenirs
est la seule raison
de vivre
dans la géographie intime
du silence.

Chercher un coran concret
dans l'argile de tout désir
sans cruauté,
ni celle des hommes
ni celle des dieux,
seul le visible y
dévoilera ses secrets,
ou ses évidences.

*

Tutto è un di più:
parole, movimenti, rumori,
cifre, lettere, corpi e
bestie, sottomissione
e fedeltà, referenze
e preferenze, sessi e divinità...
Cercare un luogo
dove il dolore dei ricordi
è la sola ragione
di vivere
nella geografia intima
del silenzio.

Cercare un corano concreto
nell'argilla di ogni desiderio
senza crudeltà,
né quella degli uomini
né quella degli dèi,
dove il visibile soltanto
rivelerà i suoi segreti
o le sue evidenze.

(Trad. 2015)